

droits également forts d'une langue telle que le français. La province d'Ontario fera sa part. Mais une occasion est aussi offerte aux particuliers, élèves anciens ou autres, d'aider à ce grand travail. La commission anglaise des langues modernes envisage la générosité privée comme une grande source de revenus, pour les études modernes; et des indées dénotent déjà que la générosité privée répondra libéralement. Des dons tels que celui de vingt mille louis sterling par M. Arthur Serena, à Oxford et à Cambridge, pour la fondation de chaires d'italien, sont la preuve du réveil qui se produit en Angleterre. Certainement, les anciens élèves et les autres amis de l'étude en Canada offriront maintenant leurs dons et fortifieront ces choses qui ont été considérées toujours comme la fondation de la civilisation.

Emploi à faire.

De grandes quantités d'argent sont nécessaires, mais les petites sommes seront bien employées et les donateurs peuvent leur conserver leur identité en donnant pour des espaces plus ou moins longs, des prix et des bourses, dans les écoles secondaires et dans les autres institutions où on enseigne le français. Cent ou deux cent dollars fourniraient à perpétuité un prix dans une école ou un collège. Mille ou deux mille dollars créeraient une bourse dans une de ces institutions. Quatre ou cinq mille dollars créeraient un département spécial dans les bibliothèques de collège ou d'université. Des particuliers ou des groupes de personnes, comme par exemple une classe, peuvent aider de cette manière ou d'autres manières non mentionnées, à asseoir les études françaises sur des bases plus efficaces. Ce serait grand dommage si on permettait à l'heure présente de passer, sans faire quelque chose pour la culture et la paix du Canada.

UN DISCOURS DE M. CLEMENCEAU

Après avoir lu à la Chambre des députés, les termes de l'armistice soumis à l'Autriche et réclamé par l'Allemagne, M. Clémenceau, président du Conseil, s'est exprimé ainsi:

Le dernier protestataire.

Voilà tout ce que je veux dire aujourd'hui.

Et je descendrais de la tribune si je n'avais encore une parole à ajouter.

Il m'est impossible quand je me souviens qu'après être entré à l'Assemblée Nationale de Bordeaux en 1871, et avoir été — je suis le dernier survivant d'entre eux — l'un des signataires de la protestation contre le démembrement de l'Alsace-Lorraine... (Vifs applaudissements prolongés).

M. Sliyan. — C'est ce dernier survivant qui nous la rendra!

M. le président du conseil. — Il m'est impossible, à cette heure où la paix n'est peut-être pas encore aussi prochaine que certains le croient, mais où la paix est devenue certaine, notre victoire étant assurée, il m'est impossible à ce moment de descendre de la tribune sans avoir rendu hommage à ceux qui furent les initiateurs et les metteurs en œuvre de l'immense tâche qui s'achève en ce moment.

Je veux parler de Gambetta (les députés se lèvent — Vifs applaudissements prolongés), de celui qui, défendant le territoire, dans des condi-

tions où la victoire était impossible, n'a jamais désespéré. (Nouveaux applaudissements).

Avec lui et Chanzy, j'ai voté la continuation de la guerre, et vraiment, quand je pense à ce qui s'est passé depuis 50 ans, je me demande si la guerre n'a pas continué...

Mon souvenir va à Gambetta, à Scheurer-Kestner, à Küss, le maire de Strasbourg qui, à Bordeaux, succomba de chagrin.

Je veux que notre pensée se retourne vers eux et que, quand ces terribles portes de fer que l'Allemagne a fermées contre nous s'ouvriront, nous leur disions: "Passez les premiers! vous avez montré le chemin!" (Vifs applaudissements).

Les garanties nécessaires.

Je voudrais ajouter une parole que je crois bonne à mettre dans vos esprits et qui y est certainement.

L'heure vient, à mesure que les problèmes de la guerre commencent à disparaître, de comprendre les nouveaux devoirs qui vont se lever pour nous.

On nous a dit que nous voulions la guerre? Oui, la guerre pour la paix, pour une paix de justice et de droit, avec les garanties nécessaires. (Applaudissements).

Et ceux qui ont pu voir l'œuvre des Allemands en pays envahi, comprendront avec nous qu'il est impossible de ne pas prendre les garanties nécessaires. (Nouveaux applaudissements).

Tous les problèmes, administration, économie politique, sociologie, finances, vont se poser à la fois.

Cette guerre est la plus formidable que le Monde ait jamais vue.

Et avec les progrès scientifiques — il faut bien employer ce mot — qu'elle a marqués, avec l'intérêt qu'aurait tous les peuples dorénavant à se jeter dans la bataille pour assurer leur droit, je me demande ce que, dans une nouvelle guerre, il deviendrait de l'Humanité! (Mouvements).

Ceci, je ne le veux pas. Ai-je besoin de le dire? Personne ne le veut. Mais si les paroles sont belles, les actes sont difficiles, pénibles, douloureux parfois.

Je demande aux Assemblées de la République française de se préparer déjà dans leur pensée au travail qui s'imposera, et ne sera pas moins redoutable que le problème de la guerre.

Il est beau, pour un homme, un jour de bataille, de rassembler ses énergies en un acte d'héroïsme, et de se jeter au-devant de la mitraille. Cet homme est honoré par des générations futures. Mais il y a aussi le poilu de la paix, devant qui les plus graves problèmes se posent.

Nous avons tous commis des erreurs; nous en commettrons encore. Mais il ne faut pas en commettre trop, ni trop longtemps.

Il faut nous affranchir de nos vieilles habitudes d'esprit, qui ont fait de nous un peuple prompt à s'enflammer pour un idéal, idéal admirable, mais que nous n'atteignons jamais, pas plus que nous n'atteignons les astres qui éclairent le ciel.

Solidarité.

Il faut accomplir un effort sur nous-mêmes pour qu'après avoir été dignes dans la guerre, nous nous montrions dignes de la paix. (Appl.)

Il faut le dire: si nous n'avions pas eu d'alliés, nous n'aurions pas pu triompher. (Appl.) Aucun des alliés n'aurait pu triompher sans le secours des autres.

A quelques-uns, peut-être, cela paraîtra une diminution de gloire. J'y vois, moi, une meilleure chance pour l'Humanité. (Vifs appl.)

Nous avons fait des amis de nos vieux ennemis séculaires les Anglais (Rires et appl.) et nous aimons bien (Vifs appl.) quand nous voyons prodiges qu'ils accomplissent sur les champs de bataille.

Pichon et M. le Président de la Chambre ont dit ce que nous avions à dire de l'Italie, des Serbes et de tous ces jeunes peuples qui, après avoir secoué le joug séculaire, vont revivre pour une jeune gloire de leur liberté. (Appl. prolongés).

Je ne parle pas des Etats-Unis; ce sont de vieux amis; et quand ils sont venus sur notre territoire, nous nous connaissions déjà; nous n'avons fait que nous retrouver. (Mouv. et appl.)

Il faut que l'alliance dans la guerre soit sur une base de l'indéfectible alliance dans la paix.

(Les députés se lèvent, appl. enthousiastes). Les peuples sont arrivés à comprendre qu'ils étaient tous solidaires.

Les égoïsmes nationaux pourront s'atténuer, mais ils demeureront toujours le fond de l'humanité, que ni moi, ni aucun Parlement, ni personne ne pourra jamais changer.

Solidarité avec nos Alliés et puis, permettez-moi de le dire, solidarité française! (Vifs appl.)

Ah comme nous nous sommes bien haïs, détestés, exécrés les uns les autres, et combien nous avons été heureux de nous retrouver frères amis en ces jours terribles! (Appl. répétés).

Grâce à cette consolation, nous avons pu supporter, ceux de droite, ceux de gauche, et du centre; il n'y avait plus que des Français. (Appl.)

Messieurs, il faut que cela demeure. (Appl. prolongés). Chacun gardera son idéal car nous sommes un pays d'idéal, et nous avons pu d'assez de souffrances le droit d'être appelés quelquefois les conducteurs de l'Humanité.

Restons unis.

Il ne faut pas que l'étranger, qui avait approuvé la guerre à nous estimer de façon insupportable, soit amené à penser qu'il avait été bien jugé. Il faut être nous-mêmes. Ce que nous voulions, nous continuerons de le vouloir, ce que nous cherchions, nous continuerons de le chercher. Mais ne croyons pas à notre infailibilité les partis qui s'arrogent l'infailibilité pourraient amener le peuple à regretter d'avoir suivi les conducteurs dont les connaissances universelles n'étaient pas, peut-être à la hauteur de ce qu'ils croyaient. Il nous faut la solidarité. Nous avons fait la République dans la paix, nous l'avons gardée dans la guerre, elle nous a sauvés dans la guerre. (Vifs applaudissements et acclamations — les députés se lèvent).

J'ai encore quelques mots à dire. Nous avons déjà gagné la guerre. Nous attendrons peut-être quelque temps encore la paix que nous désirons mais la destinée a fixé la fortune de la France des pays dignes de la liberté. Soyons unis! Mettons nos querelles d'idées, mais qu'elles s'arrêtent devant l'intérêt de la Patrie en danger. (Vifs applaudissements).

Messieurs, vous le savez, je ne vise aucun parti politique. Je ne veux défendre aucun intérêt personnel. J'aspire au jour où, grâce aux circonstances, vous serez débarrassés de moi. (Protestations et exclamations sur de nombreux bancs). Mais laissez-moi vous le dire. Il faut être humanitaire, mais Français d'abord, car la France